

Jésus est bouleversé par la détresse d'un lépreux, des aveugles, d'une vieille femme. Les évangiles montrent l'immense liberté de Jésus entrant en contact avec les exclus.

Il s'agit de la première étude francophone sur le thème du toucher dans le Nouveau Testament. Notons un certain nombre de répétitions dans le chapitre de synthèse qui assurent la compréhension du lecteur, mais alourdissent aussi cette lecture. L'étude pourrait se poursuivre avec les expressions rendant compte autrement qu'avec le verbe *haptomai* de certaines expériences du toucher, comme le baiser de Judas, le lavement des pieds, le disciple bien-aimé reposant sa tête sur la poitrine de Jésus et la demande de Thomas voulant toucher le ressuscité. Des scènes n'ont pas trouvé de place dans ce livre.

Sébastien DOANE

*Études supérieures*  
Université Laval

Odette MAINVILLE et André MYRE, *Jésus est-il ressuscité? Et nous?*, coll. «Les conférences du Centre culturel chrétien de Montréal», 5. Montréal, Fides, 2011, 11 x 17 cm, 76 p., ISBN 2-7621-3110-3.

Marilyse Lapierre introduit ces conférences en allant au point névralgique du sujet abordé: «[...] qu'est-ce que la Résurrection? Une image? Un symbole? Un concept? Une réalité concrète et matérielle? Un mystère? Que doit-on comprendre lorsqu'on dit croire que Jésus est ressuscité? Et qu'en est-il de nous et de notre espérance de ressusciter, nous aussi? Bref, Jésus est-il ressuscité? Et nous?» (p. 10)

La première conférence par Odette Mainville intitulée *Jésus est-il ressuscité?* est le fruit d'une démarche réflexive d'historienne et d'exégète. Elle part des confessions de foi les plus anciennes pour en analyser le langage et constater ce qui y manque manifestement. Prenant acte de l'écart entre ce qui est proclamé dans ces confessions et ce que nous disent les récits d'apparitions et du tombeau vide, elle se demande comment on est passé de l'un à l'autre et propose une hypothèse historique bien personnelle de cette évolution. La méthode historico-critique propose avant tout de dégager l'essence de la foi exprimée dans les premières confessions de la résurrection (Ac 2,32-33.36; Rm 1,3-4; 1 Co 15,3-5). On y retrouve la conviction que Dieu a relevé Jésus d'entre les morts (résurrection) et que Jésus exerce une seigneurie, un rôle que l'Ancien Testament réservait à Dieu seul (exaltation). Toutefois, les confessions utilisent un langage d'une remarquable sobriété où il n'est pas question de l'expérience initiale d'une rencontre avec le ressuscité et elles ne comportent aucun récit (p. 16). Si Jésus est ressuscité et qu'il n'y a pas eu de rencontre, qu'est-ce qui demeure à la portée de l'historien? Il y a eu certes des témoins oculaires directs (p. 18-19), qui ont été transformés par la foi en la résurrection (p. 19-20) et qui ont tenté une explication plausible de leur expérience (p. 20-21). C'est précisément ici que nous pouvons situer l'expérience formatrice évoquée en 1 Co 15,35-58 et apportant des signes de Dieu levant ainsi le voile sur le mystère ineffable de la résurrection de Jésus: «Nous ne mourrons pas tous, mais tous, nous serons transformés, en un instant, en un clin d'œil, au son de la trompette finale. Car la trompette sonnera, les morts ressusciteront

incorruptibles et nous, nous serons transformés.» (1 Co 15,51-52) L'A. y affirme par la suite sa découverte concernant le messianisme d'un Jésus absent physiquement, mais manifestement présent par la libération de son pneuma, c'est-à-dire qu'à «la proclamation de ce règne, c'est le deuxième volet du kérygme, soit l'exaltation ou la glorification du Christ ressuscité» (p. 25). Et alors, comment l'historien peut-il comprendre le parcours évolutif de la matérialisation de l'essence de la foi, c'est-à-dire de la formation des récits de résurrection et d'apparitions qui ont abouti aux textes bibliques que nous lisons toujours aujourd'hui? D'abord, en toute vraisemblance, les disciples ont dû fuir Jérusalem et seules les femmes ont pu se permettre une visite sur les lieux du drame sans être menacées (p. 25). Comme elles n'étaient pas présentes lors de la crucifixion, elles n'ont pas pu retrouver l'emplacement de la sépulture. Toujours selon l'A., elles sont ensuite retournées en Galilée pour retrouver les disciples et ont pu simplement dire: «Nous sommes allées voir mais nous ne l'avons pas trouvé; nous ne savons pas où il a été déposé.» Cette ignorance concernant la localisation du corps pourrait avoir été le point de départ de la tradition du tombeau vide lorsque la catéchèse en a eu besoin (p. 26). Pendant ce temps, Jésus se manifeste aux disciples en Galilée et, quand les femmes leur parlent, ils peuvent affirmer qu'il est vivant. Pierre aurait eu les premières apparitions et ensuite les Onze (selon 1 Co 15,3-5). En conséquence, il n'y aurait pas eu d'apparitions aux disciples à Jérusalem, le matin de Pâques (récits de Luc et de Jean), ni aux femmes (récits de Matthieu et Jean) (p. 27). Or, comment la foi en la résurrection a-t-elle pu évoluer par la suite? D'abord on ne raconte rien de la rencontre. Aussitôt proclamé, l'événement de la foi se déplace sur le terrain éthique: «Jésus est ressuscité. Vivons en conséquence.» (p. 28) Pour manifester comment vivre à la manière de Jésus, les retours sur la vie entraînent la formulation prolifique de récits. On va aussi ancrer et légitimer la mission chrétienne dans cet événement. Enfin, il faudra signifier comment être vivant quand on n'a plus de chair. C'est là que prennent progressivement forme les récits d'apparition aux disciples, du tombeau vide et d'apparition aux femmes (p. 28-29). La catéchèse tisse des récits pour répondre aux différentes questions. Enfin, Mainville présente une dernière question débattue: les disciples ont-ils d'abord fait l'expérience de l'exaltation ou celle de la résurrection? Certains croient que les disciples ont d'abord fait l'expérience de l'intervention puissante et efficace de Jésus au milieu d'eux après sa mort; ils en auraient déduit qu'il était vivant. Mainville pense qu'il faut placer l'expérience de la résurrection avant celle de l'exaltation parce que, si on ne le fait pas, la résurrection n'est qu'une déduction théorique des disciples et ne repose plus sur leur expérience (p. 30).

La deuxième conférence par André Myre porte le titre évocateur: *Et nous?* Cet exégète de métier se livre à une démarche d'historien à l'intérieur d'une entreprise de déconstruction et de reconstruction (p. 33-36). Il cherche tout d'abord à «déconstruire les mots du passé, à la recherche de ce qu'ils contenaient de sens qui soit encore pertinent pour nous» (p. 34). L'A. s'appuie sur le texte hypothétique de la *Source Q* auquel fait appel l'exégèse pour rendre compte des *versets semblables* que l'on retrouve à près de 25% dans les évangiles de Matthieu et de Luc, tout en étant absents chez Marc. La *Source Q* comprend surtout des *logia* de Jésus le Nazaréen, c'est-à-dire ses exhortations les plus significatives. Myre présuppose que la «voix millénaire» qui se fait entendre chez les croyant(e)s est responsable de cette entreprise

de construction de l'édifice. Une telle approche exige d'accepter de quitter un monde dans lequel le non-sens et la misère humaine prévaut et la joie irrésistible de rencontrer le souffle de vie (p. 37-38). L'A. y démontre quelques pistes de discernement pour soutenir que : « Ce qu'il nous faut reconstruire, redire, réexprimer, ce n'est donc pas la vision du monde des Anciens, ni leur conception de l'être humain, mais le mouvement même de l'espérance qui les animait. » (p. 42) À ce propos, il commence par déconstruire ce qui ne va plus dans le vocabulaire de la résurrection (p. 39) : d'abord la vision du monde à trois étages (p. 40) et ensuite l'anthropologie unitaire de l'être humain (p. 41). Ce qui est surtout révélé, ce n'est pas la vision du monde, ni l'anthropologie, mais la présence d'un mouvement de fond qui oriente l'être humain vers un avenir illimité. Et c'est cela même qu'il est impératif de reconstruire (p. 42). Par exemple, les récits de résurrection représentent Jésus qui monte au ciel avant de revenir sur terre (Jn 20,11-23). De même, en pensant corps matériel, les Anciens ne pouvaient que décrire Jésus qui se déplace dans un lieu physique. L'A. s'inspire de Paul (Rm 10,9) pour reconstruire. Le salut, la libération, la résurrection et la glorification dépendent de l'orientation que les croyants auront donnée à leur vie (p. 44). Ce verset de Paul ne comporte pas de définition de la résurrection et de la seigneurie (qui sont des concepts de la culture juive du temps) mais il insiste sur la confiance, la foi (p. 46). Myre trouve ainsi une assise à ses réflexions dans un verset de la source Q : « pourquoi me lancer 'Seigneur, Seigneur' au lieu de faire ce que je dis ? » (Q 6,46). Jésus demande au disciple de le reconnaître, de vivre dans la ligne des interpellations et de ne pas le renier, c'est-à-dire de ne pas s'aligner sur d'autres valeurs : « quiconque me reconnaîtra devant les gens, les fils de l'homme le reconnaîtra devant les anges de Dieu. Mais qui me reniera devant les gens, sera renié devant les anges de Dieu. » (Q 12,8-9) (p. 48) Autrement dit, l'A. accentue que « ce ne sont pas les concepts de résurrection ou de seigneurie de Jésus qui entrouvrent la porte de l'au-delà, mais l'authenticité humaine d'une vie vécue à la suite du Nazaréen » (p. 49) afin de reconstruire sur le mouvement de fond de l'être humain tel que Jésus le dépeint. Cela constitue un appel à la conversion des cœurs attentifs à la réalité quotidienne de la présence christique de Jésus. À cet effet, quelques questions s'imposent ici à notre entendement : (1) Quelles sont toutes ces fausses images qu'il s'agit de déconstruire/reconstruire ? (2) Cette déconstruction s'appuie sur l'histoire et ne retient que des valeurs humaines : que reste-t-il de la dimension transcendante la foi en Jésus Christ ? (3) Quelle valeur attribuer à une telle utilisation de la source Q dans la reconstruction ? (4) Finalement, quelle place accorde-t-on à la prière apostolique, à la miséricorde de Dieu et à la possibilité de la restauration universelle ?

La troisième conférence sous forme d'*Échanges* entre ces deux professeur(e)s émérites s'efforce de rendre compte des enjeux de leur discours. Ainsi, ils affirment que la société occidentale est déterminée par l'abstraction de l'anthropologie dualiste 'corps-âme' ; de la chair corruptible dont l'âme seulement serait immortelle d'après la tradition ancienne des cultures gréco-romaines. Cette modalité de croire et de penser est le piège classique du monde s'évertuant à sacraliser uniquement la chair en dépit de sa finitude mortelle facile à constater. Ainsi, les deux conférenciers ajoutent que la réalité de la résurrection n'est pas un sujet qu'il soit nécessairement important de discuter dans un monde sur-matérialisé. En contrepartie, l'anthropologie sémitique dont le système de langage est plus concret et tangible porte déjà les

fondements mêmes de la résurrection. Elle appelle ainsi les lecteurs et les lectrices à porter leur jugement à un niveau plus élevé de conscience dans l'appréciation de *l'affaire Jésus*. Mainville déclare audacieusement que : « dans le monde sémitique, le corps c'est l'être en entier, c'est l'être en relation, c'est l'être qui devient. Dans cette optique, le corps de Jésus au moment de sa mort, c'est la somme de ses expériences, de ses choix, de ses idéaux, de ses interventions. » (p. 59) Bien plus, c'est l'image de la modalité d'existence en une corporalité spirituelle, à la ressemblance de ce que nous sommes et devenons en *Esprit de Vérité*. Et Myre ajoute : « la communauté est un corps. C'est le groupe, c'est l'ensemble, c'est la collectivité, c'est le réseau, c'est ceux qui, ensemble, apprennent à vivre comme Jésus qui forment le corps destiné à une autre vie. » (p. 60)

Les lecteurs et les lectrices découvriront dans le texte de ces conférences, remanié pour la publication, quelques facettes inexplorées de la foi en Jésus Ressuscité. Pour conclure, certains thèmes de cet ouvrage sont parfois difficiles à bien discerner pour les non-initiés à l'exégèse, mais inspireront certes les croyants et les croyantes à approfondir le sens caché et mystérieux de l'espérance chrétienne.

Gervais DESCHÊNES

Université du Québec à Chicoutimi

François VOUGA, en dialogue avec Henri HOFER et Pierre HUNSINGER, **La seconde lettre à Timothée. Transmettre la foi**, coll. « Au fil des Écritures ». Lyon, Éditions Olivétan, 2012, 14 × 20 cm, 143 p., ISBN 978-2-35479-166-7.

François Vouga, qui enseigne le Nouveau Testament à la *Kirchliche Hochschule Bethel* à Bielefeld en Allemagne, a déjà publié en 2005 un ouvrage rédigé à la première personne du singulier dans lequel il faisait parler l'apôtre Paul procédant à une relecture de sa vie et de son activité apostolique en retraçant l'évolution de sa prédication et les grands axes de sa théologie<sup>1</sup>.

En dialogue avec deux autres pasteurs de l'Église protestante de Genève, préoccupés comme lui de la situation et de l'expérience actuelles de la société et des Églises en Occident, l'A. a pensé faire parler Paul de nouveau. Non plus cette fois le « vrai Paul », mais le « Paul fictif » qui se présente comme l'auteur de la seconde lettre à Timothée.

Pourquoi la seconde lettre à Timothée ? Parce que cet écrit, selon la façon dont il est compris ici, a voulu répondre à une situation comportant des affinités par rapport à la nôtre et a ressenti une urgence semblable d'y « témoigner d'un appel au courage de la foi et à la fidélité des convictions » (p. 7). C'est ainsi que l'auteur anonyme de 2 Tm explique, section après section, ce qu'il a écrit et pourquoi il l'a écrit, s'efforçant de traduire pour son temps ce que Paul aurait pu écrire à son compagnon le plus fidèle (p. 17). Deux générations après Paul, à une étape décisive de la foi chrétienne où, aux alentours de 110, au moment où Ignace d'Antioche est en train de diffuser ses lettres (p. 55-56) et où disparaissent ceux qui furent en contact avec les apôtres, les croyants deviennent conscients du caractère inédit de leur situation.

1. François VOUGA, *Moi, Paul!*, Genève, Labor et Fides; Paris, Bayard, 2005, 312 p.